

Vivre d'Abord!



ESTRIEL
SÉRIE 3 - N° 41/372
III^e ANNÉE
MAY - AOÛT

NE PEUT ÊTRE EXPOSÉE
EST INTERDITE AUX MINEURS (DÉCRET DU 28-8-50)

DES MŒURS

par KIENNÉ DE MONGEOT

“**L**ES mœurs, a dit Rodolphe Jhering, sont locales, tandis que la morale a une valeur universelle. Les mœurs sont sanctionnées par l'opinion prévalant dans le milieu où l'on vit ; le droit a la sanction de la puissance publique.” (1)

Les mœurs procèdent de l'instinct. Par l'autorité combinée de l'habitude commune, par l'exemple des ancêtres, elles peuvent être une puissance amoral, nuisible aussi bien faite pour étouffer la conscience que pour la soutenir. C'est ainsi que Westermarck, dans un livre célèbre, reconnaît qu'il est malaisé de savoir si l'autorité des exemples ancestraux a été due à la valeur morale qui y était attachée, ou si la valeur morale des exemples ancestraux se confond avec leur anti-
quité. (2)

Si la morale a une valeur universelle, c'est bien parce qu'elle repose sur les grandes lois qui régissent le monde dont elle est issue, lois destinées à maintenir l'équilibre, l'harmonie et la vie. Les hommes ne peuvent rien là contre, même si leurs mœurs sont immorales car la morale vraie, qui est en quelque sorte l'instinct de conservation de la vie, reprend toujours et irrémédiablement ses droits. Par leur immoralité, par leur stupidité - ce qui est peut-être la même chose - les civilisations vieillissent, disparaissent, mais d'autres naissent et grandissent à l'aide d'un bel idéal... moral.

Celui qui, par des abus, brise le bon équilibre de ses fonctions physiques ou mentales est immoral, comme est immoral celui qui accomplit des actes antisociaux en rompant l'harmonie qui, indispensablement, doit présider à la vie en communauté. De ce fait il nuit à l'ensemble de ses semblables.

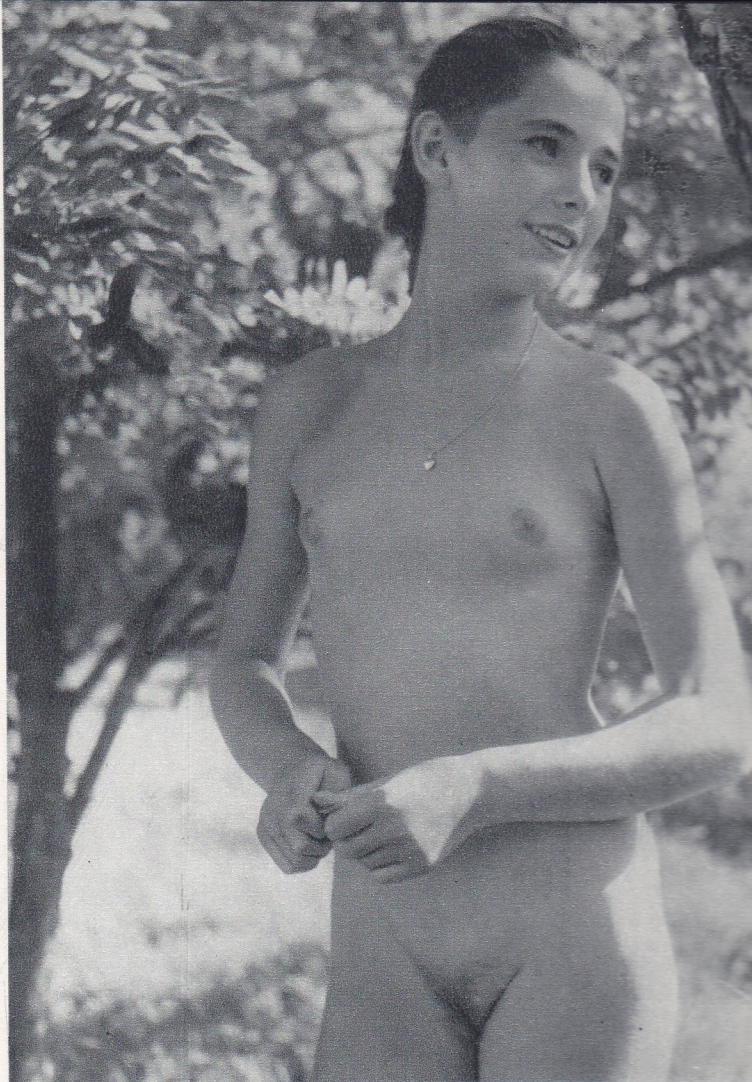
Si les mœurs ne s'établissent que sous l'influence d'instincts non pervertis, sans doute ne seraient-elles pas si mauvaises car parmi les instincts il y a celui de la conservation de la vie, peut-être le plus puissant, capable, en conséquence, de limiter l'action néfaste des autres. Malheureusement, notre intelligence a amoindri nos instincts : elle les a privés d'un bon sens qui faisait toute leur valeur, justement en leur donnant la possibilité de s'assouvir au delà de la norme, au delà de leurs légitimes besoins car elle a trouvé des remèdes pour, dans une certaine mesure, insuffisante d'ailleurs, pallier les maux et les misères résultant de leur dérèglement.

Si les mœurs ont des conséquences souvent graves dans le domaine individuel, elles sont catastrophiques dans le domaine social quand elles n'ont plus aucun lien avec les grandes lois universelles que nous entendons respecter ici. En effet, les rapports entre les individus, les relations d'autorité à l'intérieur de groupes élémentaires, puis les rapports de ces groupes entre eux sont sous l'autorité des mœurs qui se manifestent aussi par les usages dans les relations familiales et interfamiliales.

✱

Nous sommes émerveillés des découvertes faites par notre intelligence, que nous croyons toute puissante, au point de lui accorder une entière confiance, convaincus que nous sommes qu'elle est capable de nous défendre victorieusement contre les malheurs de l'existence. C'est ainsi qu'elle nous fait dédaigner la sûreté primitive de nos instincts - par elle d'ailleurs considérablement dégénérés - l'hygiène : nous ne craignons plus assez les maladies qui nous viennent de sa non-observance parce que nous espérons fermement les réduire grâce au secours de la science médicale ; nous aimons encore la nature, mais ne la respectons plus, lui préférant le progrès qui tend vainement de l'asservir, oubliant que sa puissance est incommensurable et immuable, et nous avons donné la primauté à l'instruction sur la sagesse !

Nous sommes béats d'admiration parce que nous avons violé les lois de la pesanteur en envoyant des tonnes de métal dans le ciel qui vont à la vitesse du son, mais effroyablement étonnés lorsque ces masses retombent sur la terre en écrabouillant quelques dizaines de nos semblables qui leur avaient confié leur vie !



Cette jeune adolescente, au visage candide, fréquente le Sparta-Club depuis sa plus tendre enfance.

Or, et cela dans tous les domaines : individuels et sociaux, économiques et politiques, nous violons inconsidérément les lois de la pesanteur.

Quoi d'étrange, alors, que de temps à autre, en une progression en accord avec la vitesse mise à notre service, nous assistions à des catastrophes également en rapport avec les audaces inconséquentes de notre orgueilleuse intelligence ?

De nos jours, les parents donnent, ou désirent tout donner à leurs enfants, hormis une bonne éducation qui fait les mœurs.

Ils entendent les instruire autant que faire se peut, croyant les armer ainsi pour la vie, pour sa conquête, alors que sans éducation sentimentale et spirituelle ils les livrent sans défense à eux-mêmes et aux autres.

Sans l'éducation qui élève l'esprit, la vie n'a plus de sens pour un être humain et ce n'est pas dans les forêts des Indes que l'on trouve le plus d' "enfants-loups", mais bien en plein cœur des grandes cités modernes où tout est artificiel.

Les mœurs, sans conteste, valent ce que vaut l'éducation et les temps sont ce que sont les mœurs.

(1) R. Jhering. Der Zweck im Recht, II ter Band.
(2) Origine des idées morales. Chap. IV.

REMERCIEMENTS

J'ai reçu d'innombrables marques de sympathie, des lettres profondément émouvantes à l'occasion du deuil cruel qui m'a si douloureusement meurtri.

Que tous ceux qui m'ont manifesté leurs sentiments d'affection et d'estime, des éminentes personnalités aux plus modestes amis, trouvent ici l'affirmation de ma gratitude émue, aussi mes excuses de n'avoir pu leur répondre comme j'eusse aimé pouvoir le faire.

Je remercie aussi, et du fond du cœur, les adhérents du Sparta-Club qui ont eu la pieuse pensée de perpétuer le souvenir de ma femme en faisant graver une plaque commémorative qui sera placée dans le parc du château d'Aigremont.

QU'EN PENSAIENT NOS PÈRES ET NOS MÈRES LA PRATIQUAIENT-ELLES ?

par MAURICE COTTAZ

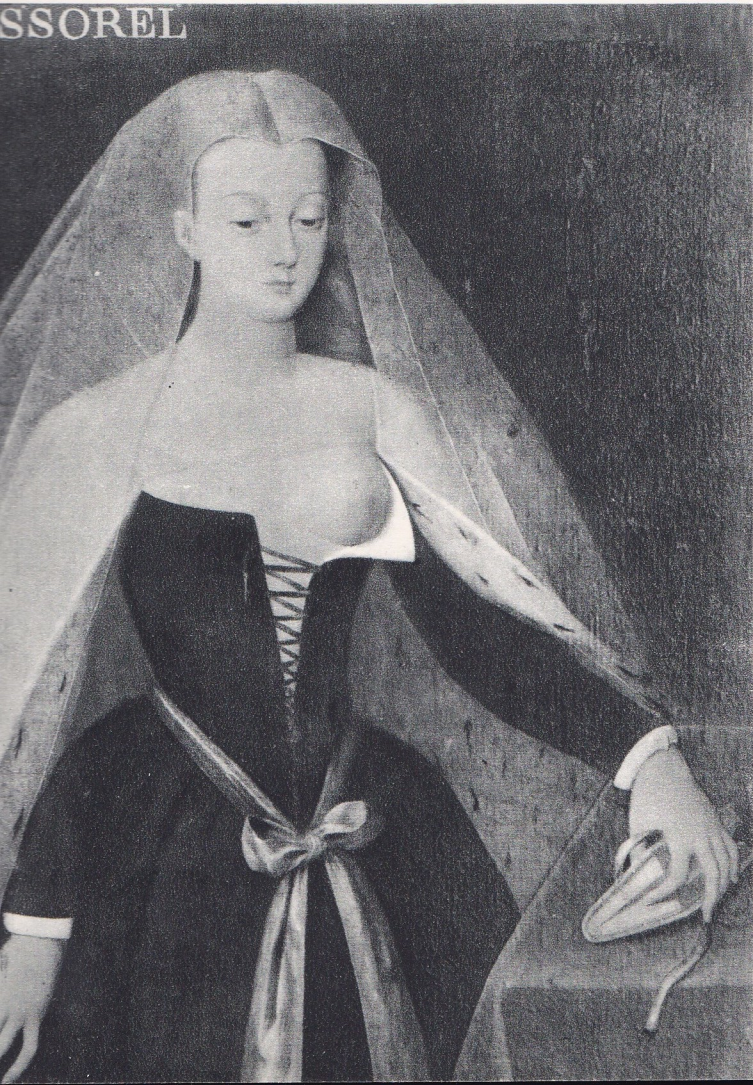
S'IL est des parties du monde dont on connaît mal l'histoire il est aussi des parties du corps sur lesquelles nous ne sommes guère mieux éclairés. Celles que nos pères nommaient « honteuses » sont évidemment dans cette condition obscure.

Alors que nous connaissons précisément les divers modes - et les diverses modes - de coiffure, les recettes de fard et, plus généralement, les procédés ayant trait à la toilette de nos ancêtres, nous sommes peu informés des soins que nos pères, ou plutôt nos mères, accordaient aux parties intimes.

Nous savons que, dans l'antiquité romaine, la pratique de l'épilation, venue sans doute de l'Orient, était commune. Les auteurs latins s'y réfèrent volontiers et Tertullien qui se souciait plus de l'âme que du corps, dit que, de son temps, les épilateurs faisaient fortune.

Agnès Sorel
« découvrait les épaules et le sein, devant, jusques
aux tettins ». Château de Mouchy (Oise). Collection du
duc de Mouchy, France XVI^e siècle.

Photo Giraudon



Ces praticiens qu'on nommait alors « alipili » furent vraisemblablement éprouvés par les invasions barbares. Les rudes guerriers chevelus et moustachus qui foulèrent aux pieds de leurs montures la civilisation gallo-romaine devaient peu se soucier des raffinements corporels. Leur époque nous semble même celle de l'exaltation du système pileux. Si la « renaissance carolingienne » s'exprima dans les lettres et dans les arts, ses effets quant à l'hygiène paraissent, par contre, fort modérés.

Les textes nous livrent peu d'informations sur la toilette car ils furent longtemps, en quasi totalité, l'œuvre des clercs. Le regard des religieux s'élevait plus naturellement vers le triangle symbolique dans lequel s'inscrivait, au ciel, l'œil de l'Éternel, qu'il ne s'abaissait vers celui qui, inversé, ombrageait le pubis de leurs contemporaines.

Nous en sommes donc réduits, pour ces temps anciens, aux conjectures. Le caractère « sombre » qu'on attribue au moyen âge devait se confirmer en ces parties discrètes du corps féminin. En ces siècles de foi, nos mères devaient demeurer telles que les avait faites le Bon Dieu.

Les chansons de geste, puis les romans courtois, ne nous informent guère mieux que la littérature d'édification sur l'état de la pilosité intime. Les premières ne concernent que les exploits chevaleresques et le fer que nous y voyons briller est celui des épées, non celui du rasoir. Les romans courtois sont aussi discrets. La seule fourrure qu'ils évoquent est celle de vair ou d'hermine, qui ornait la robe de « ces dames du temps jadis ». Rien ne nous permet de glisser sous cette robe le regard curieux de l'historien. Ses plis lourds s'abaissent jusqu'au sol. Cette rigueur fâcheuse ne s'altère que dans la partie supérieure du vêtement féminin, jamais (et c'est dommage) dans sa partie inférieure. Le Bourguignon Châtelain nous rapporte qu'Agnès Sorel, favorite de Charles VII, « découvrait les épaules et le sein, devant, jusques aux tettins ». Mais cette généreuse révélation se borne là. Au-dessous de la ceinture ce n'est que mystère dans lequel l'érudition, impuissante, va tâtonnant.

Jean Fouquet nous a laissé le portrait fort décolleté de cette « Dame de Beauté » sous les traits de la Vierge dite de Melun. Mais il est regrettable que certaines œuvres, plus libres, d'un artiste tel que Daniel Dumonstier soient perdues. Il avait, au dire de Tallemant des Réaux, exécuté une série de dessins indiscrets pour lesquels avait posé sa servante.

Ces documents auraient été d'autant plus précieux que le modèle devait être fort séduisant puisque le dessinateur l'épousa.

Les nombreuses figures nues que nous ont laissées les peintres de la Renaissance ne nous révèlent rien de l'état pubien des modèles. Certes, leurs doigts fuselés ont laissé délibérément échapper la feuille de figuier sous laquelle l'Eve médiévale dissimulait pudiquement l'objet de notre enquête ; nous ne sommes pas mieux informés pour autant car, travesties en déesses et en nymphes, les contemporaines des Valois apparaissent aussi dépourvues d'attributs pileux que les statues antiques dont s'inspiraient les artistes qui les représentaient. Si l'on a pu dire des plus remarquables de ces statues que le marbre s'y était fait chair, il faut reconnaître que dans les peintures de l'école de Fontainebleau la chair s'est faite marbre.

Puisque, dépouillées de leurs vêtements, ces créatures ne nous en disent pas plus que lorsqu'elles étaient rigoureusement vêtues, il ne nous reste qu'à dépouiller la littérature. Sur ce point, les ressources de celle-ci demeurent d'ailleurs peu étonnantes. Si le latin, dans les mots, brave l'honnêteté, le lecteur

français, a dit Boileau, veut être respecté. L'illustre satirique, nous abuse donc quand il affirme (sans crainte de se contredire) « j'appelle un chat un chat... » Le style noble du grand siècle se serait mal accommodé de certaines précisions. Phèdre peut confesser en des vers harmonieux l'ardeur charnelle qui la dévore, mais Racine ne consent point à découvrir pour nous le siège de ce feu obstinément attisé par Vénus. Le seul organe des illustres comédiennes sur lequel la tradition nous ait laissé des souvenirs n'est que leur organe vocal. De l'état des autres, nous ignorons tout. Se présentaient-ils velus, rasés ou épilés ? Nous ne le saurons vraisemblablement jamais. Les saines méthodes historiques nous interdisent, en outre, de tirer des déductions téméraires de certains pseudonymes, tel celui de Rose Lefèvre qui se fit appeler, au théâtre, « la Dugazon »...

Mais la littérature du XVI^e siècle, plus gaillarde que celle qui l'allait suivre, nous est heureusement plus bienveillante. C'est là, entre l'austère château médiéval et le palais d'ordonnance classique du XVII^e siècle que nous pourrions dérober quelques secrets de la toilette féminine.

Ronsard qui a chanté sans parcimonie ses amours et ses « folastries » devait contribuer à nous éclairer sur cet article des mœurs et coutumes de son temps.

Il a dit, en son « Abrégé de l'art poétique françois » que les inventions littéraires devaient être « facilement conçues et entendues d'un chacun ». Il ne manque pas à la règle qu'il a édictée et, négligeant tout artifice rhétorique, l'ami d'Hélène, de Marie et de Cassandre va, si l'on peut dire, droit au but.

En un sonnet exaltant, chez la femme, l'instrument même du plaisir il écrit :

O, petit trou, trou mignard, trou velu
D'un poil folet mollement crespelu...

L'auteur ne nous laisse donc aucun doute : l'épilateur n'est pas passé là. Il n'a pas non plus dégarni chez Robine le champ des « doux combats » où Jacquet démontrait sa valeur. Ce dernier, nous dit-il, guignait...

La grosse motte retroussée,
Et son petit cas barbelu
D'un or jaunement crespelu,
Dont le fond sembloit une rose...

Les hommes du XVI^e siècle préféraient vraisemblablement les blondes puisqu'un autre poète, Pierre Motin, évoquant avec ferveur ce qu'il nomme « le doux antre » nous confesse des rêveries qui concernent le...

Beau crêpe, qui dessus blondoye
Le plus fin qu'on puisse trouver...

et, au quatrain suivant la

Toyson d'or, d'amour enseignée..

De ces témoignages nous pourrions inférer que les « personnes du sexe » ne s'épilaient pas au XVI^e siècle. Cette confiance dans l'œuvre du créateur paraît naturelle chez Robine qui n'est qu'une bergère, mais elle surprend chez ces dames raffinées avec lesquelles Ronsard avait commerce.

Si les femmes du commun demeuraient en l'état de nature, les dames de qualité devaient, en effet, se livrer à la pratique de l'avulsion. Béroalde de Verville nous le confirme dans quelques-unes de ses anecdotes. C'est ainsi qu'il rapporte la mésaventure de Monsieur Libreau, avocat à Paris, fort riche mais avare qui n'avait donné à sa femme, se rendant aux étuves, qu'un quart d'écu. Cette ladrerie méritait une leçon et les amies de l'infortunée lui aidèrent à la donner à l'époux trop ménager. Il advint, écrit Béroalde, que « comme elle fut retournée et couchée avec son mari, ainsi qu'il la mignotait et prenoit son jouët, il n'y trouvait du poil que d'un côté. « Ho, ma mie, comment ? On ne t'a pas bien servie. Ton cas est entre deux aages ; il n'a de la barbe que d'un côté. - Voilà, dit-elle, mon amy, on ne m'a fait de la besongne que pour mon argent. Aussi je vous avois demandé demy-escu. Que ne ma le bailliez-vous ? Cela a esté cause que je n'ay le poil fait qu'à moitié. On n'a fait mon affaire qu'à demi. »

Béroalde précise que cette leçon fut entendue et que la dame reçut le lendemain le demi-écu avec lequel elle put se faire « rajeunir par le bas ». Ajoutons, pour dissiper les scrupules de ceux qui jugeraient trop vert (et donc bon pour les goujats) le langage de Béroalde de Verville, que ce dernier était chanoine de Saint-Gatien de Tours.

Loin de le blâmer nous devons lui savoir gré de la hardiesse



Photo Colin R. Clark

« Si les femmes du commun demeuraient en l'état de nature, les dames de qualité devaient, en effet, se livrer à la pratique de l'avulsion. »

de ses récits puisque c'est elle qui nous permet aujourd'hui d'obtenir les précisions que ses prédécesseurs et ses successeurs nous refusent. De l'anecdote que nous venons de citer, nous pouvons déduire que les dames de la bonne société se faisaient épiler. C'est pour les imiter que la femme d'un marinier de Quillebeuf, qui avait été longtemps absent, fit « ras et net le poil de son chose ». Mais, rapporte Béroalde, ce traitement ne fut pas du goût du rustaud. Il prétendit ne pas reconnaître l'objet des faveurs qu'il se proposait, à son retour, d'accorder à son épouse. Celle-ci ne put réparer devant lui que lorsque l'œuvre de la nature se fut rétablie. Jusque là le marinier demeura intransigent. Il répétait « Ce n'est point le mien ; je le veux avoir avec le poil. »

En d'autres passages, le nom que donne familièrement l'auteur à l'organe féminin démontre que ce dernier se présentait le plus souvent sans artifice puisqu'il le nomme « l'autel velu » ou même simplement « le velu ». Une de ses héroïnes parle de « la prée » (nous dirons aujourd'hui le pré) de son « petit fossé ».

On ignorait, bien entendu, dans les couvents de femmes l'usage de l'épilation. L'auteur du « Moyen de parvenir » nous le précise quand il évoque l'ingénuité de cette fille qui crut, en voyant à l'époque de sa puberté du poil croître là où il n'y en avait jamais eu, qu'elle se transformait en bête. Fort alarmée, elle révéla à l'abbesse de l'établissement où elle se trouvait la mutation fâcheuse dont elle se croyait victime : « J'ay desja, lui dit-elle, un petit minon qui m'est venu entre les jambes. » A la requête de la « preude mère », l'innocente découvrit « sa petite natureté ». Alors, pour la rassurer, l'abbesse lui répartit par une semblable démonstration. La fillette ne parut cependant pas immédiatement convaincue puisqu'elle dit : « Hé, qu'est cela, Madame ? O quelle abondance de bestialité ! »

En demeurant à l'état de nature, l'abbesse prêchait donc d'exemple. Les pieux moralistes s'efforçaient, en effet, de détourner leurs ouailles du trop de soin à l'égard du corps, singulièrement de ses « parties pudiques », car les regards et les attouchements qu'exigeaient de tels soins pouvaient engendrer des pensées déshonnêtes. Brantôme lui-même (qu'on ne saurait compter au nombre des moralistes) nous parle d'une dame qui avait les poils si longs qu'elle se les entortillait avec des cordons ou rubans de soie cramoisie ou autre couleur, « et se les frizonnoit ainsi que des frizons de perruques... » Il y avait là, ajoute-t-il, de la paillardise, car ne pouvant exécuter elle-même ces opérations, il fallait qu'une de ses femmes, de ses plus favorites, la servit en cela, « en quoi ne peut estre autrement qu'il n'y ait de la lubricité, en toutes façons qu'on la pourra imaginer. »

Sans porter ici un jugement moral sur les pratiques auxquelles se livrait cette dame, constatons que ce récit pourrait confirmer l'opinion, communément admise, selon laquelle les personnes de qualité se faisaient épiler ou raser. En effet, cette dame ne serait autre que Françoise Babou de la Bourdaisière (dont François Clouet nous a laissé le portrait) femme d'Antoine d'Estrées - et mère de la célèbre Gabrielle - puis d'Ives d'Alègre, baron de Milhau.

Brantôme cite cependant d'autres dames « qui ont le poil nullement frizé, mais si long et pendant que vous diriez que ce sont les moustaches d'un Sarrazin ; et pourtant, ajoute-t-il, n'en ostent jamais la toison et se plaisent à la porter telle. » Le chroniqueur suggère que cet état pouvait se justifier par un proverbe gaillard qu'il ne serait sans doute pas de bon ton de répéter aujourd'hui mais que l'historien peut consigner : « Chemin jonchu et c. velu sont fort propres pour chevaucher. »

On ne peut donc inférer de ces textes divers que l'épilation ait été de règle dans la haute société féminine. Chacune pa-

rait avoir suivi ses goûts, sans subir les contraintes d'une mode. Si Brantôme nous fait savoir que certaines de ses contemporaines étaient généralement fournies quant au système pileux et ne cherchaient pas à corriger cette luxuriance, d'autres, dit-il, « se plaisent le tenir et porter raz comme la barbe d'un prestre. »

Les unes et les autres se conformaient vraisemblablement aux goûts de leur époux... ou de leur amant car le siècle paraît avoir été dissipé. Ces goûts étaient aussi divers qu'ils le sont aujourd'hui si nous en jugeons par les opinions de plusieurs de nos lecteurs et par les enquêtes de nos collaborateurs, les docteurs Russo et Géo Beltrami.

Si la plupart des auteurs du XVI^e siècle ne nous ont pas confessé leur préférence sur ce point, les termes que choisit un poète comme Ronsard pour célébrer les parties ornées d'un « or crespelé » révèlent son peu de goût pour l'épilation. Brantôme partage ce sentiment puisque, parlant des femmes « qui n'y ont naturellement de poil point du tout, ou peu », il ajoute : « ce qui n'est guieres beau, et donne un mauvais soupçon. »

Brantôme semble donc considérer un système pileux abondant comme témoignage de bonne complexion. Constatons que l'opinion de l'auteur de la « Vie des dames galantes » rejoint celle de Clément d'Alexandrie ; quatorze siècles plus tôt, ce docteur de l'Eglise recommandait à ses disciples de ne s'épiler aucune partie du corps, car « le poil est à l'homme ce que la crinière est au lion : un signe de force et d'intelligence. »

Cette communauté d'opinion démontre que par des chemins divers on peut parvenir au même point. Il est vrai que si Clément d'Alexandrie fut un des plus éminents docteurs de l'Eglise, Brantôme - nous pourrions l'oublier - fut abbé et dignitaire, par la grâce du roi du Portugal qui ne devait point entendre notre langue, de l'ordre du Christ.

REFOULEMENT COLLECTIF ET NUDISME

par le professeur Géo BELTRAMI

Docteur ès sciences économiques
Professeur à la Faculté de Médecine
de Marseille.

Le professeur Beltrami, docteur en médecine, ayant étudié en la pratiquant pendant vingt-cinq ans la nudité intégrale en commun, est particulièrement qualifié pour donner son opinion sur la gymnité.

Lors d'une récente visite au Sparta-Club, le professeur Beltrami nous ayant dit qu'il considérait le nudisme comme un exorcisme de l'obsession sexuelle, nous lui avons demandé de bien vouloir développer cette idée pour nos lecteurs.

Nous exprimons notre gratitude à l'éminent professeur pour avoir bien voulu répondre à notre désir. Nos lecteurs prendront un vif intérêt à l'exposé de ses idées qui répond si pertinemment à des questions que se pose nombre de personnes.

(N.D.L.R.)

« ...cependant on exige un voile, une fumée, devant le corps de femmes qui n'ont rien à montrer puisque les femelles n'ont pas d'organes génitaux externes. »

Photo Philip Vernon

PAR l'extrême diffusion de toutes les formes de la pensée qu'assure la presse à grand tirage, les questions scientifiques sont vulgarisées : physique, chimie, biologie, politique nationale et étrangère, rien de ce qui est humain n'est laissé ignoré. Un seul groupe fait exception pour lequel une conspiration du silence s'est unanimement établie : les questions sexuelles. Il règne à ce sujet un ostracisme intégral. Alors que toutes les fonctions physiologiques appartiennent au domaine public, sujets de conversation, on observe un mutisme hermétique sur ces matières considérées comme dégradantes, antinomiques d'un spiritualisme dont chacun se targue. Cependant, les hommes de notre époque se trouvent à ce point de vue exactement dans la même situation que ceux de tous les temps et de tous les lieux, c'est-à-dire comme des êtres appartenant à une espèce animale, n'ayant qu'une pulsion biologique, une raison d'être : la reproduction.

On arrive alors, de nos jours, à cette situation paradoxale : d'un côté, une sexualité exacerbée ; de l'autre, une volonté individuelle et collective de cacher et de nier cette sexualité.

Sexualité exacerbée par le fait que les civilisés et tout particulièrement les Occidentaux, sont des obsédés sexuels, conséquence du dérèglement des systèmes nerveux dû aux nombreuses intoxications de la civilisation occidentale. Il faut bien reconnaître chez nos contemporains un déséquilibre neuro-végétatif par suite de l'intensité du rythme accéléré de la vie moderne, des excès alimentaires, et par l'usage de produits toxiques. Nous consommons une masse de sucre raffiné, près de 20 kilos par tête et par an ; mais le poison le plus répandu est surtout l'alcool : annuellement 21 litres par personne ; sachant que beaucoup : enfants, vieillards et certains adultes n'en font pas usage, on voit ce que la foule des autres peut arriver à absorber.

Le grand toxique du système sympathique, fondement majeur de l'inconscient, c'est-à-dire de nous-mêmes, c'est le tabac. Les maniaques de cette drogue ne veulent pas reconnaître que si la nicotine est pour les physiologistes dans leurs expériences le poison électif du système végétatif, les goudrons de la fumée se montrent éminemment cancérigènes malgré les dénégations de personnalités intéressées.

Nous sommes donc très nettement sensibilisés et déséquilibrés.

L'excitation cérébrale produit des œuvres supérieures au point de vue scientifique et artistique ; par contre elle



agit aussi sur la fonction de reproduction. Sous le couvert d'une négation individuelle et collective de la nécessité, de la violence des conjonctions sexuelles, des manifestations explosent, brisent l'armure de fer qu'on prétend leur imposer, fusent de tous côtés, mais dans des directions divergentes et imprévues.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les études sexuelles étaient réservées avec mystère à quelques philosophes nébuleux qui exprimaient leur conception métaphysique dans un langage hermétique. Mais alors, en France, des médecins : Charcot et son école, étudiant les grandes névroses, furent amenés à reconnaître le rôle capital que joue dans le comportement humain l'impulsion sexuelle, ouvrant ainsi la voie à celui qui devait apporter dans ces questions une lumière nouvelle, le docteur Sigmund Freud, de Vienne, qui eut d'abord le mérite, par le scandale que ses théories susciterent, de soulever le voile opaque qu'une pudibonderie hypocrite traditionnelle recouvrait.

Malheureusement, à côté de découvertes géniales, d'une méthode thérapeutique des névroses qui fait de grands progrès et ouvre de belles perspectives, son esprit germanique à tendances scatologiques le lança dans des conceptions et une terminologie choquantes, mais qui firent le succès de son œuvre, contribuant beaucoup à sa diffusion car elles furent recueillies par ceux qui virent seulement ce côté ridicule que boulevardiers et chansonniers, friands de grivoiseries, exposèrent au grand public pour exciter ses rires.

Ce côté scabreux mis à part, il demeure après bientôt cinquante ans, qu'on peut considérer comme acquises dans la psychologie objective les bases du Freudisme :

1^o la personnalité humaine est surtout constituée par un fond affectif : l'**Inconscient** qui, à notre insu, constitue notre **moi**, nous gouverne, alors que ceux des phénomènes intellectuels dont nous avons connaissance, formant notre conscience, ne sont que superficiels.

2^o le rôle primordial est joué dans l'**Inconscient** par l'instinct sexuel dès la toute première enfance, se poursuit chez l'adulte, dont les actes paraissant normaux et les névroses chez certains sont la cause et la révélation.

3^o Le choc de cet instinct sexuel chez l'enfant contre le milieu social impose à son dynamisme vital, dénommé par Freud « la libido », un refoulement dans le tréfonds de l'**Inconscient**, mais ce refoulement ne supprime pas chez l'adulte les pulsions sexuelles de l'enfance qui y persistent, constituent le fond de la personnalité, et, sous le manteau de travestissements imposé par la « Censure », se manifestent sous des formes variées.

Chez beaucoup de nos contemporains, les intoxications héréditaires et acquises suractivent le système neuro-végétatif, mais, comme dans un organisme, tous les systèmes fonctionnent en corrélation synergique, l'instinct génésique s'en trouve surexcité. On a pu dire en ces matières : « Quand on tire une sonnette, tous les étages répondent ». L'appétit sexuel devient une faim, un besoin qui exige un exutoire. Mais l'exercice naturel de cette fonction se heurte aux nécessités de la vie collective, représentée par des institutions rigides sous forme de religion, de droit et de morale qui contraignent l'être à se replier sur lui-même, à réfréner ses pulsions et à les refouler sous la pression de sa propre censure, de son sur-moi.

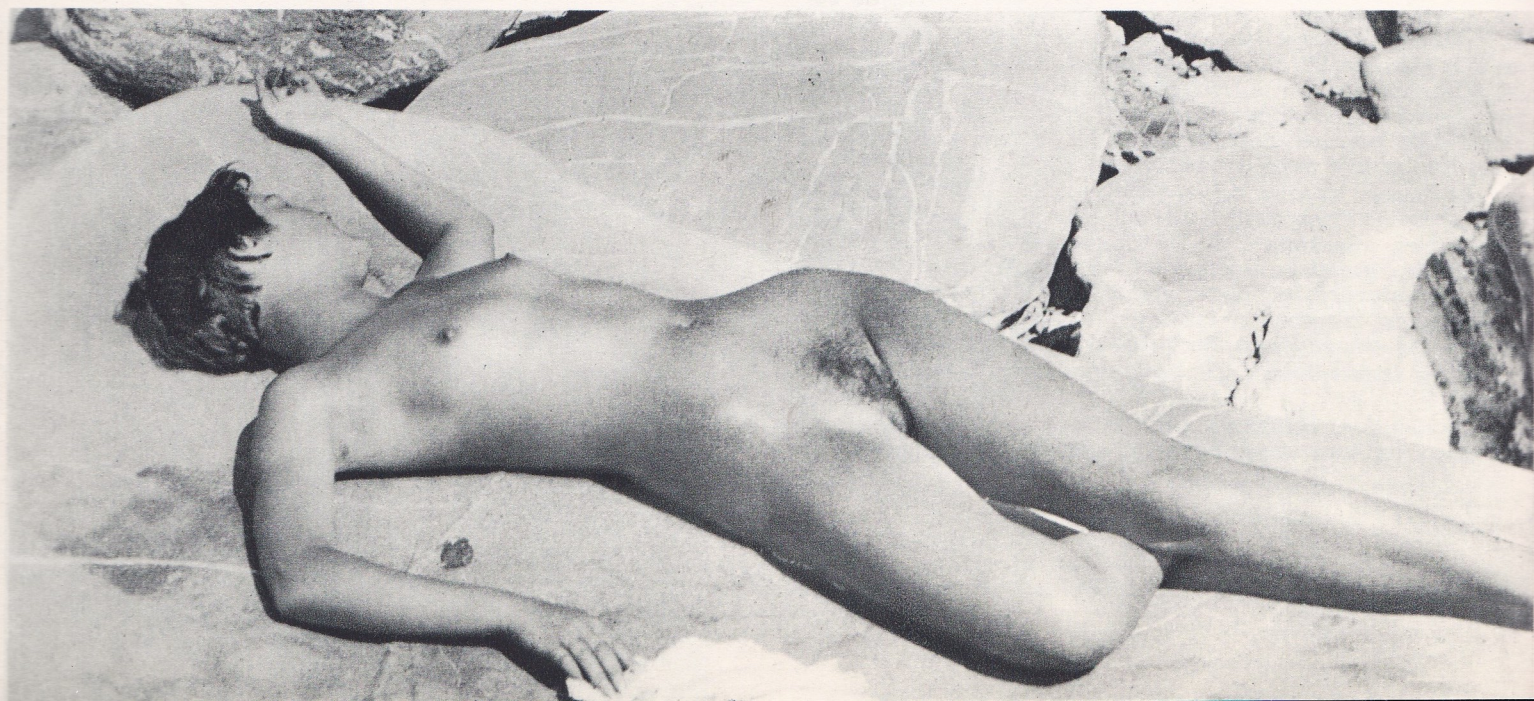
La personnalité se trouve alors constituée par deux personnes superposées : une, profonde, abyssale, secrète, considérable, l'**Inconscient**, fait de toutes les tendances héréditaires et acquises surtout dans l'enfance, époque d'extrême malléabilité, l'autre superficielle, infime, la seule connue du sujet même, et à fortiori de la société : la **Conscience**. Celle-ci est la personne telle qu'elle apparaît dans le monde, telle qu'elle fait figure, telle qu'on la connaît, mais combien différente de la personne réelle qui commande, faite de tous les instincts, de toutes les sensations, de toutes les expériences conforme aux possibilités structurales spécifiques sur lesquelles sont venues se greffer et s'accumuler les tendances et les pulsions refoulées, cachées, ignorées du Sujet même, et le déterminant à son insu. Ces états profonds se manifestent à l'extérieur par des attitudes et des actes souvent diamétralement opposés à leur qualification initiale. L'instinct sexuel, poussant par une force aveugle et brutale un être vers la conjonction de l'être complémentaire, vers la possession pour la satisfaction d'un besoin physiologique, déclenche dans les centres cérébraux des images et des idées à tendance impérieuse à se réaliser en acte. Si, dans ces aires psychiques conscientes l'éducation, le milieu ont conditionné les réflexes supérieurs de censure et de freinage, la lutte pour le refoulement crée un état douloureux permanent et, par compensation, un état d'apparence antinomique conforme aux institutions de la société.

L'instinct sexuel puissant, refoulé, crée dans ces organismes à prévalence du système nerveux cérébral, l'obsession sexuelle que la conscience transforme en volonté de conformisme social, exagérée, dépassant le but pour bien cacher le véritable caractère du tréfonds, et prend alors, aux yeux du monde, le masque de la Vertu. Ils peuvent donner le change et en faire accroire à la foule qui les sanctifie ou les révere, mais la science moderne sait maintenant ce que cachent ces manifestations extérieures spectaculaires. Elle

« La vue habituelle de corps d'un autre sexe délivre du désir de dépouillement qu'excitent les revêtements vestimentaires. »

Page suivante : Nous n'avons pu résister au désir de publier cette photographie originale. On y aperçoit le David de Michel-Ange, qui figurait déjà dans notre dernier numéro. Un agrandissement de la région génitale de cette statue permettrait de constater que le génial artiste, sachant que David était circoncis, n'avait pas hésité à reproduire son sexe le gland à l'air. (Horresco referens !)

Photo Philip Vernon





Dessin de René Garcia

sait que Tartuffe couvrant le sein de Martine, convoite la femme de son bienfaiteur ; elle diagnostique l'obsession sexuelle chez ces jeunes abbés iconoclastes, pourchassant les images dans les kiosques, ou certains vieillards farfouillant dans les boîtes de bouquinistes, à la recherche d'illustrations ou de textes satisfaisant leur lubricité profonde. Psychiatres, psychanalistes, sourient devant les admirations mondaines, officielles, de ces parangons de vertu, zéloteurs à grand tapage d'un petit groupe de pseudo-militants se mandatant eux-mêmes et partant en guerre au nom de la Vertu jusqu'à en imposer aux gouvernants et à leur arracher des lois et règlements qui satisfassent leur besoin de sanctions sociales reconnaissant leur rôle de comédiens, antagoniste de leur personne réelle bien connue de la science objective.

Une observation clinique et une enquête de leur vie intime ouvre la malle de l'abbé Jules, arrive à diagnostiquer l'obsédé sexuel dans certaines de leurs attitudes par des mots échappés à la censure de leur sur-moi, à des lapsus et à des rêves.

Un homme équilibré, chez qui la fonction génésique s'exerce normalement dans le cadre physiologique général, n'éprouve nul besoin d'exercer son activité sociale pour voir réaliser ses conceptions philosophiques en matière de sexualité.

Malheureusement, ces quelques obsédés sexuels, par les armes qu'ils empruntent à la panoplie des préjugés et des

traditions séculaires, finissent par créer dans la société occidentale des états de refoulement collectif. La fonction physiologique de reproduction accompagnée de jouissance sensuelle et de l'excitation cérébrale concomitante, créatrice de chefs-d'œuvre d'art, dévia de son cours originel sous l'influence de Socrate et de Platon qui la projetèrent dans les nuages d'un nihilisme idéal. Leurs successeurs, les Cyniques et les Stoïciens, aspirant au « souverain bien » et à la Sagesse, repoussant les plaisirs des sens, principalement le plaisir sexuel, exagérèrent la dissolution du corps et de l'esprit. La sexualité fut codifiée par le rabbin Saül de Tarse qui, devenu Paul, instaura le dogme du mépris de la chair et de la femme, la conception du péché d'origine initiale mais toujours de présence constante, obstacle permanent au salut éternel. L'humanisme de la Renaissance tenta de ramener le comportement humain à une conception et à une pratique naturelles, mais la Réforme, surtout la Contre-Réforme, réagirent avec leurs moyens barbares de coercition et refoulèrent ces tentatives de libération sexuelle dans la profondeur d'un **Inconscient collectif**.

Notre société européenne actuelle, complètement névrosée est victime de ce refoulement collectif.

Deux mouvements antagonistes en lutte perpétuelle : un inconscient, d'une richesse accumulée, d'un dynamisme fou, l'autre, une censure représentée par des institutions traditionnelles archaïques, faite de tabous primitifs, anthropocentriques, d'un animisme puéril, mais enchassée dans l'arche sainte des « Sacra », s'imposant par crainte révérentielle sous l'auguste face de la Vertu.

De là, dans le domaine de la vie pratique, deux groupes sociaux présentant à l'extrême un psychisme paradoxal qui frise la psychose mais tellement habituel que cela échappe à la connaissance individuelle et collective.

D'un côté, une masse de mâles et de femelles dont le comportement réel, effectif, sue la sexualité par tous les pores. Sous le nom fallacieux d'un mythe qualifié **amour**, l'instinct de reproduction, pulsion génésique, s'infiltré, s'étale partout, s'impose dans toutes les activités comme dans les pensées. Pas d'écrits, de romans, de poésies, de pièces de théâtres, de scénarios, rien de ce qui se produit et s'adresse à la foule qui ne marque une sensualité amoureuse ou un spectacle lascif : sollicitations de la vue par les modes aguichantes des femmes, leur séduction occulte ou cynique, la promiscuité des entassements populeux, etc.

D'un autre côté, une société de puissances de refoulement, personnel et collectif, nie l'immanence de la sexualité, prône la transcendance de l'esprit, proclame la seule valeur morale de la spiritualité, abhorre les tentations de la chair, enseigne le mépris, la haine de la femme, offrande du péché, suppôt de l'enfer, et poursuit de ses lois rigoureuses toutes les figurations corporelles pendant fondements des arts plastiques. On arrive alors au comble du paradoxe :

Des gouvernants qui font d'énormes sacrifices pour se rendre acquéreurs d'œuvres d'art représentant des hommes et des femmes nus, tandis qu'ils brandissent le glaive de la Justice en s'opposant au nudisme. Les musées, les jardins publics glorifient le corps humain, mais le caractère misogyne s'y manifeste de façon éclatante. Les statues d'hommes montrent des organes génitaux d'étalon, développés sous une feuille de vigne illusoire, cependant on exige un voile, une fumée, devant le corps de femmes qui n'ont rien à montrer puisque les femelles n'ont pas d'organes génitaux externes. Chez la femme, l'abouchement à l'extérieur des organes génitaux internes est dérobé au regard par suite de la station verticale, apanage de l'espèce humaine. C'est le plus chaste des corps.

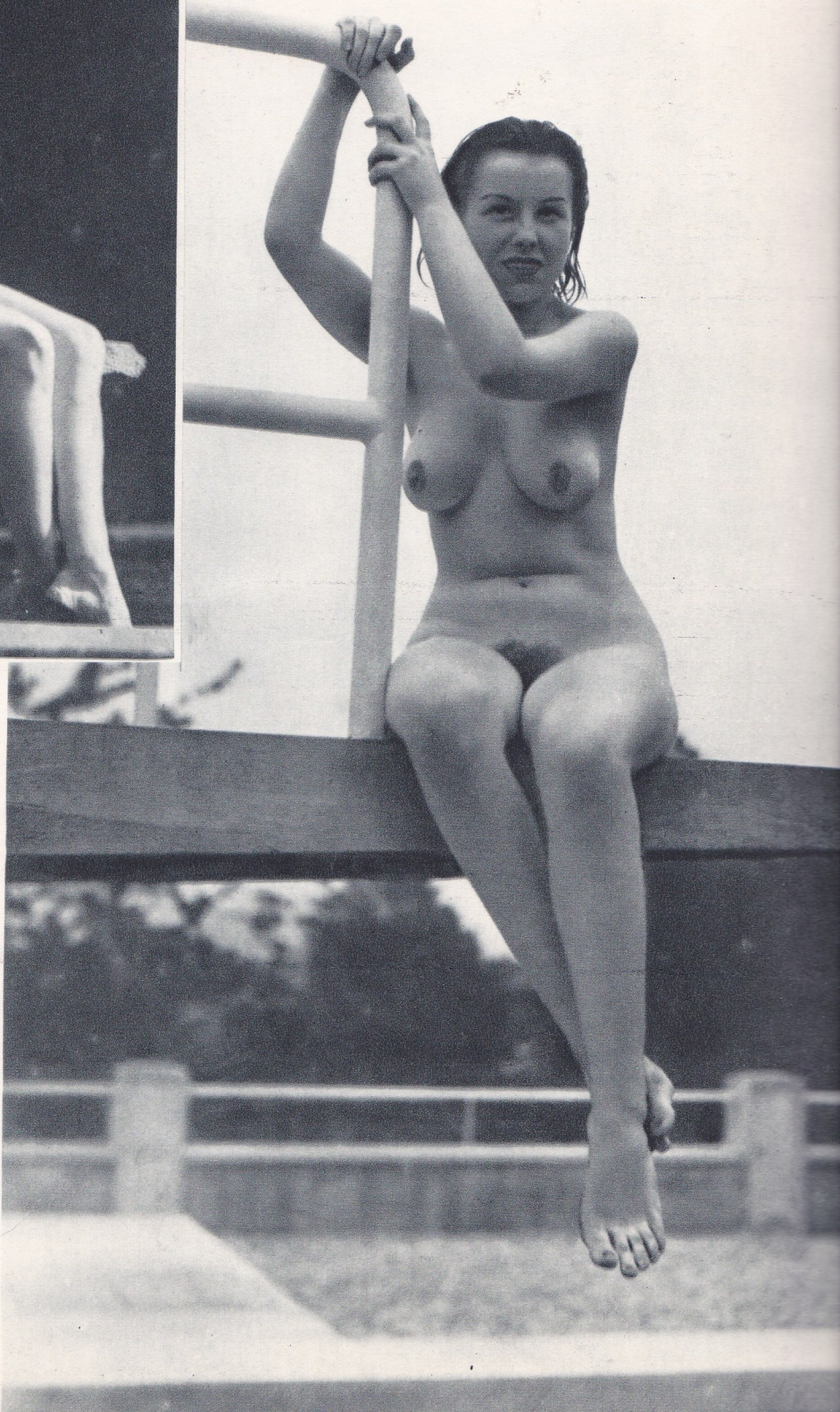
Comme les Anciens, les Primitifs et les Peuples d'une autre civilisation que la nôtre, ne craignent pas de se montrer nus. La vue habituelle de corps d'un autre sexe délivre du désir de dépouillement qu'excitent les revêtements vestimentaires. Le nudisme exorcise l'obsession sexuelle, conséquence du refoulement individuel et collectif dans l'Inconscient par la censure sociale fondée sur la crainte et le mépris de la Femme.





Cette adhérente se dresse heureuse et comme triomphante de sa franche et belle nudité. On aperçoit, derrière elle, un jeune garçon qui plonge, droit comme un I, ce qui donne l'impression qu'il est accroché dans les arbres.

Photos Serge de Sazo, prises au manoir Jan, l'ancien centre du Sparta-Club



Le Sparta-Club n'a cessé de progresser. Sa piscine, au château d'Aigremont, est parfaite. Sautoir, plongeur, portique sont modernes comme le bassin de natation de dimensions olympiques.



JAMIE O'HARA

GARDEN OF EDEN, film nudiste en couleurs, réalisé par « Excelsior Pictures ». Il a été pris dans un centre de gymnité avec l'autorisation et sous le contrôle de « The American Sunbathing Association ». Sa durée de projection est de soixante-dix minutes. C'est donc un très



important documentaire qui, sans nul doute, obtiendra un vif succès aux Etats-Unis, propageant ainsi dans le grand public les doctrines que nous défendons ici.

Les photographies de ce film que nous publions donneront une idée de la manière dont il a été conçu.

Parmi les acteurs, une jeune star de vingt et un ans, Jamie O'Hara, fait sensation. Sa beauté est, paraît-il, « éblouissante ».

Espérons que nous verrons ce film sur les écrans français. La censure américaine est aussi sévère que la nôtre lorsqu'il s'agit de nudisme ; mais nous avons tout lieu de croire que les producteurs américains sont plus audacieux que les nôtres, plus compréhensifs aussi.

GARDEN OF EDEN

LE JARDIN DU PARADIS



Un film gymnique, fait intelligemment, pourrait être amusant, beau et intéressant. Tous les éléments existent en France pour le réaliser si les producteurs ne sont pas obnubilés par l'idée qu'il doit être uniquement un film de propagande et les personnages seulement des adhérents.

